



Soeur Alice Lerois
(10 janvier 1901-20 septembre 1994)

Alice Lerois naît le 10 janvier 1901 à Corpeau, arrondissement de Beaune dans la Côte d'Or. De son enfance et de sa jeunesse nous ne savons rien sinon que son éducation et son instruction furent l'oeuvre de sa famille et de l'école de Corpeau.

Présentée à la Communauté par ma Soeur Buman, Soeur servante de la maison St Martin d'Ainay, à Lyon, elle fait son postulat à la paroisse Notre Dame de Clignancourt, à Paris et entre au Séminaire le 12 mars 1923. Après sa prise d'habit, le 8 mars 1924, elle est envoyée à l'hôpital St Luc de Lyon.

Curieuse coïncidence, cette même année, arrivait à ce même hôpital, comme Soeur Servante, Sr Marie Chaland, soeur aînée de notre Soeur Chaland du Proche-Orient. La notice qui lui a été consacrée en 1935 relève l'impulsion qu'elle sut donner, non seulement à cet hôpital, déjà en plein essor, mais aussi à de nouvelles annexes, telles qu'un foyer pour étudiants et soldats.

Relevons dans cette notice quelques lignes qui nous intéressent particulièrement:

"Parfois sévère pour les jeunes Soeurs, elle les a énergiquement formées et affermiées dans leur vocation. Elle ne supportait pas qu'on puisse se ménager au service de Dieu. Les sacrifices demandés devaient être accomplis entièrement."

Et elle ajoutait souvent: "Je ne veux pas de demi-mesure."

A une de ses anciennes compagnes, elle écrira:

"Je vous veux grande dans le sacrifice et vraie Fille de la Charité."

Telle a été la formation reçue par Sr Lerois en préparation de ses Saints Voeux, prononcés le 15 mars 1928. Toute son existence en portera la marque et n'en sera que la réalisation. En même temps que cette formation communautaire, Sr Lerois reçut aussi à St Luc sa formation d'infirmière hospitalière, sanctionnée par l'obtention du Diplôme d'Etat. Là encore, sa formation fut de premier ordre, sa vie professionnelle en sera le témoignage.

Sept ans passent ainsi. Avait-elle demandé les Missions? Ce qui est certain c'est, qu'en 1931, elle est appelée pour le Grand Etranger. La Chine l'attend. C'est l'hôpital Ste Marie de Shangaï qui la reçoit.

Faisons un peu connaissance avec cet hôpital dans lequel elle va passer 20 ans.

Fondé en 1907 par Mgr Paris, Jésuite, et confié aux Filles de la Charité, il est situé à une assez grande distance de Shangaï, au milieu de la concession française. Il ne comporte au début, lorsqu'y arrivent les 8 premières Filles de Mr Vincent, que 4 pavillons

pas encore tout à fait terminés: un pour les Soeurs, un pour le personnel et deux pour les malades. Ces derniers comptent 30 à 40 lits distribués en plusieurs salles au rez de chaussée, tandis que l'étage est réservé à une quinzaine de chambres particulières.

Pauvres et riches doivent y être admis, chacun payant selon ses moyens et ne payant rien s'il n'a rien. L'essor de l'hôpital, freiné pendant les années de la guerre de 1914, avait repris dès la fin des hostilités et les pavillons s'étaient agrandis et multipliés. De nouveaux services s'étaient ajoutés au fil des années: radiologie, radiothérapie, plusieurs salles d'opération, maternité, laboratoire... de 8, les Soeurs étaient passées à 24 dont plus de la moitié infirmières brevetées. Dans la seule année, 1931-1932, celle qui nous intéresse, l'hôpital traitera 7088 malades.

Tel est le monde avec lequel Sr Lerois, devenue Sr Eugénie, va faire connaissance. De l'extérieur, il est très différent d'un hôpital français: nombreux pavillons qui se succèdent au milieu d'un grand parc, allées bordées d'arbres exotiques entre lesquels émergent des kiosques aux toits pointus et relevés, palmiers et arbustes aux violentes floraisons.

La Soeur Servante est alors ma Sr Montvert, une Périgourdine ardente qui, depuis 7 ans déjà, assume la responsabilité de l'établissement, et ce n'est pas rien, car l'hôpital ne cesse de s'agrandir: maison pour les détenus, pavillon d'Isolation, et le dernier en date, le Pavillon St Vincent réservé aux pauvres.

: On ne peut douter que Sr Lerois ne se soit donnée de tout son coeur à ce nouveau champ d'action qui s'ouvre toujours plus large sous l'impulsion de sa Soeur Servante, débordante de nouveaux projets.

Trois années passent ainsi. En 1935, ma Soeur Monvert est nommée à l'hôpital St Louis de Nanchang. Ma Soeur Nouviaire, qui arrive directement de France, la remplace. A l'ardente Soeur du Midi périgourdin, succède une Lorraine, bien de sa race, cette race forte et fidèle, capable d'héroïsme sans parole inutile ni démonstrations superflues. Esprit clair, extrêmement équilibré, elle conquiert tout de suite le respect des médecins et la convenance de celles de ses compagnes qui, ayant su, précise sa notice, "briser la glace cachant une source d'eau vive", découvrent mieux de jour en jour la délicatesse de ses attentions.

Sa calme sérénité et sa compétence professionnelle seront précieuses dans les circonstances où elle va se trouver car, en 1937, les japonais bombardent Shangai.

"La journée du 14 août, écrit la Visitatrice, ma Soeur Reisenhel, a été terrible pour les quartiers chinois du nord et les victimes se sont multipliées parmi les civils." Comme la concession française est la plus sûre, c'est à l'hôpital Ste Marie que l'on apporte les victimes déchiquetées, agonisantes. Les lits ne suffisant plus, on couche les blessés partout, dans les couloirs, sous les vérandas... Les docteurs, les Soeurs veillent; toute la nuit, on opère, on panse. Et ce n'est pas tout: d'un camp de réfugiés tenu par nos Soeurs, arrivent malades et contagieux: c'est la saison du choléra. Rythmant ce travail intense, le bruit des mitrailleuses qui se rapprochent de la Concession.

Le 28 août, continuation du blocus, divers bombardements sur Shangai tandis que les réfugiés continuent à affluer.

Le 29, un raid d'avions japonais sur la gare du sud aurait fait, dit-on, 400 morts et 800 blessés...

Usée par ce travail accompli jusqu'au bout malgré une santé très atteinte, Soeur Nouviaire, meurt le 3 octobre 1938.

C'est ma Soeur Bataille qui la remplace. Ce n'est pas une inconnue à l'hôpital Ste Marie où, compagne, elle a passé de nombreuses années avant de le quitter, pour Wenchow, il y a environ deux ans. Très vite les Soeurs apprécient son tempérament de chef et son ascendant s'exerce bientôt sur la Communauté. Pas plus que Sr Chaland à laquelle Sr Lerois doit sa formation initiale, Sr Bataille n'aime les demi-mesures ni les dévotions extraordinaires. Il faut s'en tenir à la Règle, aux usages, à l'uniformité, si bien que l'hôpital Ste Marie ressemble à un petit Séminaire. Nul doute que Sr Lerois n'ait apprécié en profondeur ce climat communautaire.

Mais la guerre entre Chine et Japon terminée en 1945 par la défaite du Japon, c'est durant 3 ans la reprise de la guerre civile entre nationalistes et communistes. L'effervescence règne dans le peuple; le personnel de l'hôpital n'échappe pas à ce climat révolutionnaire. Les grèves, d'abord partielles, s'amplifient. La situation est tendue, difficile. La menace communiste se précise. Sr Bataille, dont l'autorité est battue en brèche, ne peut plus circuler dans le vaste établissement.

Laissons la parole à un témoin de ce temps-là.

Soeur Cécile Guiraud, ancienne de Chine, du Foyer de la Maison Mère où elle abrite ses 90 ans, envoie ce beau témoignage sur Sr Lerois qu'elle a connu là-bas de 1938 à 1951.

"Assistante de ma Soeur Bataille, elle remplissait un poste difficile et délicat, surtout vu les circonstances politiques: guerre avec le Japon puis arrivée des communistes. L'hôpital universitaire appartenait aux Jésuites qui en avaient la haute direction, mais la gestion journalière reposait entièrement sur les Soeurs. Ma Soeur Eugénie commença à montrer là ses immenses capacités: une abnégation totale, un sens aigu de l'organisation, une puissance de travail inimaginable.

L'hôpital chinois de plus de 500 lits fut réquisitionné par l'armée japonaise. En 48 heures, ma Soeur Eugénie le vida de tous ses malades, fit sortir les moins atteints, transporta les plus graves dans l'hôpital européen beaucoup plus petit. Puis vint la vie côte à côte avec les occupants, ce qui n'était pas facile: souplesse avec les japonais; souplesse aussi du côté de la Direction Jésuite qui devait assurer les études des étudiants de l'Université "Aurore".

La guerre finie avec les Japonais, elle recommença presque tout de suite avec les communistes et ce fut encore plus grave. Chaque jour, le personnel en totalité devait aller aux séances d'endoctrinement, laissant les malades à l'abandon, si bien que, lorsqu'il leur fallut signer le renvoi du nonce apostolique, tous lâchèrent la religion: selon la parole d'un dirigeant: "Dans mon coeur, je suis catholique, mais je dois manger du riz et je signe."

Les conséquences arrivèrent vite: grève absolue, indéterminée et sans service minimum, de tous les employés. Comme ma Soeur Bataille était très compromise puisque c'était elle qui était à la tête de la maison, elle ne sortait pas de son bureau et c'est ma Soeur Eugénie qui assumait les relations dans l'hôpital. Pendant 15 jours, elle dut faire marcher l'hôpital sans personnel, puis il fallut passer la direction aux communistes et ma

Soeur Eugénie mit son point d'honneur à ce que tout fut impeccable et reluisant, même les greniers. Les communistes en furent même tout étonnés."

Ainsi prend fin ce beau témoignage. Que reste-t-il à dire? Le plus douloureux: peu à peu toutes les Soeurs européennes doivent quitter l'hôpital. Dernières à s'éloigner, Soeur Bataille et trois compagnes dont, Sr Lerois, quittent cette Chine qu'elles ont tant aimée. Le coeur serré, elles reprennent le chemin de la France.

L'Echo de la Maison Mère (Juin 1951) relate:

"En plusieurs groupes, petit à petit, nos chères Soeurs Missionnaires reviennent de Chine. Il y a celles qui rentrent au pays d'origine, puis celles qui sont désignées pour une nouvelle mission lointaine ou un autre continent."

Ma Soeur Lerois fera partie de celles envoyées dans un nouveau champ d'action. Pour elle ce sera le Liban où, en 1952, elle va remplacer, à la tête de l'hôpital de Beyrouth, ma Soeur Rouannet qui, depuis 14 ans, en était la Soeur Servante.

Cet hôpital avait déjà une longue histoire. Les Soeurs arrivées au Liban en 1847 avaient été bouleversées par le total abandon dans lequel étaient laissés les malades. Aussi, dès 1849, elles avaient transformé d'anciennes écuries en deux salles dans lesquelles 115 malades furent soignés dès la première année. Deux salles, un peu plus fonctionnelles avaient été construites quelques années plus tard mais ce ne fut qu'en 1881 que, sur un terrain plus vaste et situé à environ 40 m de la Maison Centrale, fut enfin entreprise la construction de ce qui devait devenir, en 1885, l'hôpital du Sacré-Coeur, premier hôpital catholique de la ville de Beyrouth.

En 1890, la maison devenait autonome: elle comptait alors 10 Soeurs et 800 malades y avaient été soignés dans l'année. Un bien immense s'y faisait, tant grâce au dévouement des Soeurs et de l'aumônier Lazariste, qu'à la compétence des médecins de la Faculté Française de Médecine que dirigeaient les Pères Jésuites.

Il fallait à l'hôpital le sceau de la Croix. De même que, dès l'année 1848, Sr Salze, toute donnée au soin des prisonniers, était morte de la fièvre typhoïde contractée parmi eux, de même, en 1909, 4 Soeurs de l'hôpital et parmi elles la Soeur Servante, Sr Fally, payaient de leur vie leur dévouement auprès de malades atteints de la peste.

D'année en année, l'hôpital avait continué sa tâche bienfaisante malgré les événements successifs de l'histoire. Obligées à quitter Beyrouth, lors de la guerre de 1914-1918, les Soeurs de nationalité étrangère avaient, dès leur retour, repris leur service hospitalier et, malgré l'état de l'hôpital que les Turcs avaient laissé totalement démuni, elles s'étaient courageusement remises au travail. Durant 34 ans, le nombre des malades n'avait cessé d'augmenter tandis que se succédaient à la tête de l'hôpital: Sr Banteignie jusqu'à sa nomination en 1939 comme Visitatrice de Turquie; Sr Buisson, jusqu'en 1938, date à laquelle elle était appelée à remplacer Soeur Petit à la direction de la Province du Proche-Orient; et enfin Sr Rouannet.

A son tour c'est une longue période de 18 ans que commence Sr Lerois. Prête à travailler de son mieux à sa nouvelle mission, elle y apporte tout le savoir faire qu'elle a acquis au cours de ses 20 ans de Chine. Mais venant de l'hôpital Ste Marie de Shanghai, elle ne peut qu'être frappée du caractère ancien du Sacré-Coeur où ne se font guère sentir les

progrès rapides de la médecine. Il va lui falloir l'adapter aux besoins nouveaux, parvenir à le moderniser.

C'est pourquoi elle insiste pour faire étudier les Soeurs... pour engager de nouveaux médecins...

Mais elle va bientôt se heurter à d'autres difficultés. En 1957, alors que le nombre des malades soignés dans l'année atteint les 3000, la mise en chantier du plan d'urbanisme du Centre-Ville va interdire toute possibilité d'extension de l'hôpital. Comment, dans ces conditions, le développer en plein milieu d'un secteur commercial congestionné?

La Visitatrice, ma Soeur Lavallée, d'accord avec son Conseil, envisage le transfert de l'hôpital et, pour ce faire, un terrain est acheté en dehors de la ville, à Hazmieh. Mais ce projet d'un hôpital "hors ville", jugé aberrant par beaucoup, suscite de nombreuses critiques.

"Qui, dit-on, ira aussi "loin" pour se faire soigner?"

Devant l'opposition qui ne désarme pas, l'affaire en reste là, jusqu'au jour où une nouvelle solution est envisagée: la fermeture de l'hôpital.

C'est alors une levée de boucliers: les premiers, les médecins signent une lettre de protestation, refusant d'envisager la fermeture de cet établissement plus que centenaire. Le gouvernement, de son côté, s'oppose à la disparition de cet important centre hospitalier. Et, dès qu'elle connaît cette décision, la population fait chorus.

Devant la réprobation générale, cette solution est abandonnée: on ne fermera pas. Un projet de transfert est finalement adopté mais le financement de l'opération, que doit couvrir, en principe, la vente de l'ancien hôpital, va être cause d'énormes difficultés, provoquant le retard des travaux. En 1961, commence l'établissement des premiers plans, préliminaires pour l'obtention du permis de construire. La première pierre sera posée en 1962.

C'est évidemment à l'architecte de dresser les plans et de veiller à leur exécution. Mais Sr Lerois, forte de sa longue expérience d'hospitalière, suit de très près les travaux. Le détail, qui parfois n'est que secondaire pour les constructeurs, peut être essentiel à ses yeux. Dans la mesure de ses possibilités, elle essaie d'intervenir pour obtenir telle ou telle modification. Qui l'a vu pleurer après certaines décisions jugées par elle tout à fait inadéquates, ne peut douter de son souci d'obtenir la réalisation la plus fonctionnelle possible de l'hôpital, tant pour ce qui concernait le corps hospitalier que pour ce qui concernait les hospitalisés.

La construction commencée en 1962 demandera plusieurs années et exigera de longs et pénibles travaux d'aménagement: nettoyage des nouveaux locaux, déménagement de l'ancien hôpital, transports, ameublement des salles...

Sr Lerois est toujours là où le travail est le plus pénible. N'oublions pas que lorsqu'elle dût à Shangaf passer la direction aux communistes, elle avait "mis son point d'honneur à ce que tout fut impeccable et reluisant". Elle n'a pas changé. Ce n'est que le 1er mai 1965 que le nouvel hôpital sera inauguré. Un nouveau style de vie va s'instaurer par la force des changements extérieurs. Le statut des médecins change avec la venue de nouveaux docteurs. Le corps médical passe de 10 à 45 membres; les infirmiers diplômés de 4 à 14; les aides soignantes de 10 à 55; le personnel des services généraux de 30 à 35. Et 17 Soeurs sont au travail.

Toute cette difficile mise en route n'empêche pas Sr Lerois de rester attentive à ce qui se passe dans le monde et particulièrement dans l'Eglise alors en pleine période conciliaire puisque le Concile Vatican II ouvert en 1962 va se clôturer le 8 décembre 1965.

Sr Lerois manifeste une ouverture extraordinaire par rapport à tout ce qui est alors demandé par l'Eglise et le message que le Pape Paul VI adresse, à Rome, le 23 avril 1965, à des religieuses hospitalières, inspirera son programme personnel.

Écoutons les paroles du St Père:

"Aujourd'hui, alors que des transformations radicales, dans la conception et dans la structure même de l'assistance aux malades, rendent plus délicate et plus complexe votre mission apostolique, votre qualification professionnelle est extrêmement nécessaire. Cette qualification professionnelle donne du prestige, non seulement à votre travail d'hospitalière, mais aussi à votre témoignage religieux d'apostolat et de charité."

Et le St Père d'ajouter:

"Que le Christ soit votre vie, votre soutien, votre réconfort."

Double consigne: *Vie intense d'union au Christ*

Qualification professionnelle pour être dans le milieu hospitalier les témoins de Celui qui guérissait les malades et les infirmes.

La compétence professionnelle de Sr Lerois et son absolue droiture lui assuraient le respect et l'estime du corps médical.

En 1994, à l'annonce de sa mort, un radiologue du Sacré-Coeur dira son admiration pour Sr Lerois, pour son intégrité, sa dignité avec tout le monde, aussi bien avec les médecins qu'avec les malades et il conclura: "C'était une grande dame!"

Cette même formation, elle la voulait pour ses compagnes afin qu'elles réalisent, dans leur vie d'hospitalière, la Fille de la Charité toute donnée à Dieu pour le meilleur service des pauvres malades.

D'où formation professionnelle sur laquelle elle veillait et formation vincentienne dont elle donnait l'exemple. Il ne faut donc pas s'étonner si, interrogeant celles qui ont vécu près d'elle, au long de ces années, nous recueillons des jugements assez divergents.

Certaines l'ont trouvée particulièrement sévère, exigeante et elle l'était dans son désir de les voir grandir dans leur vocation.

D'autres ont été arrêtées par son abord froid et n'ont pas su passer outre pour découvrir sa bonté compréhensive et sa profonde sensibilité. Ne pouvait-on pas lui appliquer la remarque faite à propos de Sr Nouviaire, son ancienne Soeur Servante de Chine: "Il fallait briser la glace qui cachait une source d'eau vive".

D'autres enfin n'en sont pas restées aux apparences et évoquent dans de beaux témoignages ce qui les a particulièrement frappées et édifiées dans leur Soeur Servante.

Elle était, disaient-elles, "d'une humilité qui lui faisait demander pardon à genoux, avant de dormir, à celle qu'elle avait réprimandée vivement dans la journée -directe et droite en ses paroles et ses actions; d'une discrétion absolue: on pouvait tout lui confier, jamais rien n'en était su au dehors; même discrétion à propos des défauts de ses compagnes- sévère mais juste avec le personnel; elle savait également taire ce qu'il n'était pas utile de dire."

Un témoignage rapporte à ce propos le fait suivant:

"Ayant dû renvoyer un employé pour cause de vol, elle garda le silence sur la raison de son absence si bien que l'on ne sut que des années plus tard la cause de son renvoi."

Première à la chapelle, fidèle à l'observance des Règles, toujours exacte aux repas et à la récréation du soir, elle l'était aussi aux travaux communs. De même qu'on l'avait vue lors de l'organisation de l'hôpital maniant avec énergie, balais, brosses et patrouilles, de même on la retrouvait aussi énergique aux baquets d'amidonnage des cornettes et des collets.

Les Soeurs hospitalières à cette époque parlent de son accueil et de ses attentions délicates. L'une d'elles se souvient avec reconnaissance de sa bonté. Alors petite Soeur du Séminaire, elle avait dû faire un séjour au Sacré-Coeur. Sa maman vint l'y voir ce qui à cette époque n'était pas autorisé. Sr Lerois se rendit dans la chambre de la malade, l'aïda à s'habiller et la conduisit elle-même au parloir d'où elle la ramena dans sa chambre.

Comment ne pas souligner encore son amour des pauvres et la discrétion avec laquelle elle leur venait en aide? Peut-être pourrait-on dire de Sr Lerois ce que l'on a écrit de Sr La Blotterie:

"Seuls ceux qui ne se mouillent pas sont à l'abri de la critique et cette dernière a son rôle à jouer dans la vie des apôtres."

De nombreuses jeunes Soeurs sont passées au Sacré-Coeur et, si la formation reçue a paru rude à certaines, n'oublions pas que toute croissance exige l'effort. Le rosier laissé à lui-même ne donnera que des fleurs sauvages, mais le rosier que taille le jardinier donnera des roses superbes.

En 1970, Sr Lerois est nommée Soeur Servante de l'hôpital St Louis de Damas. Cet hôpital, fondé en 1902 pour les malades chrétiens qui ne pouvaient trouver de secours religieux dans les hôpitaux trucs, comptait alors 14 Soeurs, 13 médecins, une cinquantaine d'infirmiers et infirmières ainsi qu'un bon nombre d'employés. La dernière Soeur Servante, Sr Limozin, malade, avait dû rentrer en France où elle était morte le 20 juin 1969. Ici comme à Beyrouth, Sr Lerois garde son souci de la perfection, du travail fini, tout en faisant des efforts pour adoucir ses exigences.

La ville de Damas compte deux maisons de Filles de la Charité: l'hôpital et une maison d'éducation, Bab-Touma. Les deux communautés étaient très unies et bien souvent n'en faisaient qu'une à l'occasion, par exemple, de fêtes préparées et célébrées ensemble ou d'entraide réciproque. Lorsque dans la nuit du 3 au 4 février 1973 un violent incendie éclate à Bab-Touma, Sr Lerois, sitôt prévenue se hâte de rejoindre la petite communauté.

"Sa présence, écrivait Sr Robin, la Soeur Servante, dans l'Echo du mois d'avril 73, fut un précieux réconfort pour nous quatre. L'hôpital sera pour nous le havre de repos. Tous les soirs, il nous recevra, véritable maison d'accueil, pour nous remonter le physique et le moral."

Et après tant d'années écoulées, Sr Robin garde de Sr Lerois un souvenir qu'elle qualifie elle-même "d'inoubliable."

"J'admire, écrit-elle, son écoute, sa réserve, sa grande humilité, son amour des pauvres." Et de citer deux cas qui sont restés dans sa mémoire: lors de la guerre du Kippour, un soldat de 25 ans, blessé et pauvre entre les pauvres, est renvoyé chez lui comme perdu: la plaie de sa jambe est déjà toute gangrenée. Sa maison est proche de Bab-Touma. Les Soeurs avertissent Sr Lerois qui envoie immédiatement une ambulance le chercher et, grâce à des soins multiples, la jambe est sauvée. Une autre fois, c'est à une jeune femme enceinte, réfugiée dans une bergerie et dans un état critique que l'ambulance est expédiée.

Jamais un appel ne la laissait indifférente. Le service des pauvres restait premier. Et Sr Robin de conclure son témoignage par ces mots:

"J'ai beaucoup apprécié Sr Lerois; malheureusement, elle a quitté Damas trop tôt pour m'aider aux heures difficiles."

En mai 1973, Sr Lerois écrit à l'Oeuvre d'Orient:

"Les temps sont de plus en plus difficiles. Nous avons à répondre à de nombreuses demandes de la classe plus que modeste. L'an dernier, c'est à plusieurs centaines que nous avons pu procurer opérations et traitements gratuits. Nous aurons encore, grâce à vous, la joie d'élargir notre champ d'action et en même temps, comme chaque année, de remplacer quelque élément de notre vieil équipement et de procurer ainsi à nos malades des soins valables."

Les années passent et malgré son énergie, Sr Lerois en sent le poids. Le 15 mars 1973, elle a fêté ses 50 ans de vocation. Elle a 72 ans dont 7 à l'hôpital de Lyon, 20 en Chine et 18 au Liban. Depuis le temps du Sacré-Coeur, elle a de gros problèmes de circulation, varices, ulcères, maux qui résultent de son travail d'infirmière toujours debout. Un temps de repos s'impose, dans un cadre de vie tout autre que celui où elle s'est usée et continuerait à s'user. En 1976, Sr Bruno l'envoie à Dar-en-Nour où a été transférée la maison de Tripoli.

Sans un mot, Sr Lerois accepte ce placement. Ce qu'il dût lui coûter, restera le secret de Dieu. Elle se retrouve alors dans une atmosphère scolaire très différente de celle connue depuis toujours dans le milieu hospitalier.

Demandons à ses nouvelles compagnes comment elle a vécu ce temps qui, pour elle, ne pouvait être qu'un temps d'épreuve.

Au début, son abord froid, son air un peu lointain, rendent les rapports difficiles. Mais très vite, à mesure qu'on la connaît davantage, on découvre sa bonté, sa pitié très profonde, son courage au travail.

Une de ses premières occupations sera le triage d'un stock de médicaments venus du dispensaire de Tripoli. Elle est là dans son élément et, c'est avec une précision et un ordre exemplaire que tout est classé, numéroté, vérifié.

1978...Au Liban, c'est toujours la guerre avec toutes ses conséquences. La population des villages du Nord est entièrement coupée de Beyrouth, de Tripoli et même d'Amioun. Impossible pour les malades de rejoindre un organisme de santé. Un comité allemand demande d'ouvrir un "hôpital de campagne" à Hasroun. C'est à Sr Lerois qu'il est demandé de superviser cette installation au premier étage de la maison. C'est à elle qu'est confié le soin d'organiser les salles de malades et de pansements, de vérifier les appareils que l'on y destine... le tout avec son énergie coutumière et sa compétence d'hospitalière. Les Soeurs présentes à Hasroun admirent alors sa simplicité, son attention aux autres, son dévouement pour ceux qui souffrent. L'une d'elles souvent grippée évoque les soins dont l'entourait alors Sr Lerois. Elle évoque aussi le cas d'une petite fille de 7 ans, mordue par un scorpion et apportée, mourante, un soir, à Hasroun. Sr Lerois, "comme une maman", précise la Soeur, passera toute la nuit au chevet de l'enfant, la disputant à la mort et parviendra à la sauver.

Les mois les années passent...Opérée de la cataracte des deux yeux, Sr Lerois profite de l'amélioration de sa vue, en même temps que de ce qu'on pourrait appeler ses années sabbatiques, pour lire beaucoup. A la communauté, elle est de plus en plus estimée. Son jugement très droit est d'autant plus apprécié qu'elle ne l'impose jamais. De façon très discrète, elle sait glisser à l'occasion la solution nécessaire: "Il faudrait peut-être..." C'est tout, elle n'insiste pas.

1981 sonne la fin de son "exil scolaire". Elle reçoit son placement pour Nazareth où Sr Bourdon est Soeur Servante. De nouveau, c'est la vie hospitalière, mais bien sûr au ralenti. On lui confie d'abord les soins à donner aux malades chroniques, vieillards, séniles, hémiplegiques...

Toujours active, elle rend très humblement de nombreux services soit aux malades soit à la communauté.

"On la sent imprégnée de Dieu," écrit sa Soeur Servante qui ajoute: "Elle participe avec discrétion aux échanges communautaires, attentive aux autres et s'abstenant de toute critique. Seul son aspect un peu froid rend parfois difficile les contacts."

Du service des chroniques, elle passe à la pharmacie. C'est à cet office que pendant 10 ans, elle consacrera ses dernières forces. Elle y apporte toute sa rigueur et sa prévoyance, contrôlant sans cesse les médicaments, leur date d'utilisation, les stocks... Dans ce travail de précision elle n'est jamais en défaut et sait aussi se déranger toutes les fois qu'un médicament urgent lui est demandé.

Toujours avide d'apprendre, elle lit beaucoup. Les revues nouvellement arrivées passent par ses mains et ses yeux et elle sait, d'un doigt discret, signaler à sa Soeur Servante un article intéressant à faire connaître à la communauté. C'est vraiment un élément de paix et, si elle regrette de constater parfois des écarts de langage ou des comportements très éloignés de la charité fraternelle, elle sait relativiser les petits événements dont on fait facilement des drames.

Toujours fidèle aux exercices de la communauté, vivant intensément sa vie de prière, elle est le "pilier" sur lequel on s'appuie. On ne peut mieux résumer son rayonnement que par ces lignes de sa Soeur Servante, ancienne compagne de Damas:

"Soeur remarquable, humble, dévouée et tellement effacée et donnée en tous domaines. Est magnifique pour concilier les divergences et mettre l'accent sur ce qui est bien et bon."

Elle tient toujours mais avec l'âge surviennent des problèmes cardiaques et avec chaque année qui passe, les alertes se font plus fréquentes.

La voilà à la porte de la mort. Elle s'y prépare sérieusement et, tout d'un coup, la voilà qui repart avec joie pour une nouvelle étape. La pharmacie est vraiment un but qui l'aide à vivre quoiqu'en pensent ceux qui ne comprennent pas "qu'on puisse faire travailler une personne de cet âge."

Elle a alors 90 ans et doucement s'affaiblit. Elle accepte de ne plus assurer qu'une surveillance morale surtout sur certains appareils de la pharmacie. Nous sommes en juin 1994, et en 1993 on a fêté ses 70 ans de vocation. Mais à l'automne 94, une nouvelle crise survient. Elle sent que cette fois c'est la fin, se confesse et reçoit le sacrement des malades. "Je serai au ciel pour fêter St Vincent" déclare-t-elle au Père Directeur.

Les dernières nuits sont pénibles, l'étouffement presque permanent malgré l'oxygène. Dans la nuit du 19 au 20 septembre elle part à la rencontre de Dieu. Le 27 comme elle l'avait annoncé, c'est au ciel qu'elle fêtera St Vincent.

A son enterrement, le pharmacien, juif, avec lequel elle avait travaillé de longues années, s'approche pour prier près du cercueil. Il l'accompagnera jusqu'au cimetière où elle repose auprès de tant de Filles de la Charité qui l'ont précédée sur cette terre bénie de Nazareth.

En terminant cette notice, donnons la parole à notre Mère Guillemain:

"Toute religieuse et donc toute Fille de la Charité est désormais une professionnelle. On lui demande, avant tout autre témoignage, la compétence, le sérieux, le fini du travail. Mais, présente au monde à travers sa profession, elle le sera aussi en tant que consacrée. Pour elle la vie religieuse n'est pas seulement le service des autres, mais elle vise à être signe de Dieu et signe de l'Eglise dans le monde."

Ne pouvons-nous pas reconnaître dans ces quelques lignes l'essentiel de la personnalité de Sr Lerois?